

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 JANVIER 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—M. Félix Pinault, par Léon Ledieu.—La mort d'une fiancée, par Lamartine.—La petite mendicante, par Pierre Bédard.—Notes historiques. Buffalo Bill.—Sitting Bull.—Poésie : Trois-Rivières, par Chs.-M. Ducharme.—Cueillettes et glanures : Revue des revues, par Jules Saint-Elme.—Feu Monsignor Labelle.—Métiers de la rue : Croquis Montréalais, par E.-Z. Massicotte.—*Pro Patria*.—Carnet de la cuisinière.—Poésie : Le voyage à Pontchartrain, par Alfred de Musset.—Choses et autres.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait de Monsignor Labelle.—Buffalo Bill.—Camp indien.—Sitting Bull.—Salon de 1890 : "Pro Patria".—Portrait de M. Louis-Félix Pinault, M. P. P.—Vue générale de Mataue.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Les principaux lots du dernier tirage mensuel ont été réclamés, jusqu'à ce jour, par les personnes suivantes : M. Adjuor Lépine, 38, rue Chenière, Saint Sauveur de Québec, \$25 00 ; M. N. Nolin, 161, rue Hyppolite, Montréal, \$15 00 ; M. l'abbé J.-F. Dupuis, professeur au collège Lévis, \$4 00 ; M. Napoléon Lacombe, 294 A, rue Amherst, Montréal, \$3 00 ; M. Wm Dumas, Saint Roch des Au, \$2 00.

La liste complète des primes réclamées paraîtra la semaine prochaine.



En lisant le compte-rendu des funérailles de Monsignor Labelle, en voyant la foule qui s'est rendue à Saint Jérôme pour rendre un dernier hommage au modeste grand homme qui vient de mourir, je me sens reporté, par la pensée, à cinq ans en arrière, me souvenant que, dans cette même capitale du plus grand colonisateur que notre pays ait jamais enfanté, j'ai assisté à une fête dont le souvenir ne s'effacera pas de la mémoire de ceux qui en ont été témoins.

C'était vers la fin du mois d'août 1885, le bon curé revenait de France avec une escorte d'hommes d'opinions et de professions différentes, mais

que le caractère élevé et les grandes idées du prêtre canadien avaient séduits, gagnés, entraînés, enthousiasmés, et qui voulaient voir de leurs yeux tout ce royaume qu'il avait conquis sur la forêt et donné à l'agriculture ; ils voulaient voir l'humble presbytère de ce vaillant qui, par son énergie, son patriotisme et son magnétisme étrange avait soulevé toute un peuple, créé soixante villages et agrandi la Nouvelle-France.

Parmi ces représentants de la vieille patrie on remarquait des journalistes distingués, des savants éminents, des économistes remarquables, des artistes connus, et les noms de MM. L. de la Brière, Agostini, de Molinari, Londe, Turet Bognet, l'abbé Maugin, Demange, et autres, nous sont maintenant familiers.

Après avoir reçu le plus bienveillant accueil à Montréal où, par un singulier hasard, ils furent reçus à l'hôtel de ville en même temps que le général Middleton qui devait disparaître plus tard dans des circonstances si tristes pour lui, nos visiteurs furent invités à St-Jérôme pour assister à la réception que les citoyens préparaient à leur curé bien-aimé.

Je les accompagnais en ma qualité de représentant de la *Presse*.

* * Pauvre ville, en larmes aujourd'hui, qu'elle était bruyante et animée par cette belle journée resplendissante de soleil ; qu'elle était joyeuse et comme les trois couleurs éclatantes criaient le doux nom de France du haut de chaque maison ; qu'il était beau ce paysage où des eaux, de la plaine et des bois semblaient nous arriver un concert d'harmonie s'unissant aux vigoureuses acclamations des habitants de dix villages accourus pour saluer leur bienfaiteur !

Comme il rayonnait, le vigoureux apôtre de la colonisation, comme il semblait heureux de se retrouver au milieu de ses solides cultivateurs et de ses bûcherons taillés en hercules ! Avec quel bonheur il revoyait ces visages amis, ces chaumières connues, la vieille église, et comme il pensait à l'octogénaire paralysée, à sa mère vénérée qui attendait son "petit garçon" !

Car pour cette petite vieille, frêle et délicate, le colosse était toujours resté l'enfant, le *petit garçon* et pour cet homme de génie qui traitait avec les plus hauts de puissance à puissance, la femme faible et simple qui l'avait bercé était toujours "Maman."

C'était près d'elle qu'il revenait chercher la paix et le calme après les fatigues et les luttes, et la douce paysanne savait trouver dans son cœur d'or des mots simples et vrais qui faisaient pleurer le *Roi du Nord* !

Un roi comme on n'en avait jamais vu, un roi sans liste civile, pauvre et s'occupant, un roi travaillant sans relâche, un roi bûcheron, cultivateur, instituteur, prêtre, à l'aise partout, et entrant avec autant de plaisir dans la hutte du colon qu'au Vatican.

* * Quelle journée ! et comme il fait bon de se souvenir de ces moments heureux qui jettent quelques notes gais dans ce grand murmure de plaintes et de douleurs qui se fait entendre dans la vie.

Je le vois encore, le bon curé, écoutant avec ravissement l'*Ave Maria* chanté avec tant d'âme par madame Agostini, au milieu du silence de toute une foule étonnée ; je le revois entonnant d'une voix émue le *Te Deum* pour remercier Dieu de lui avoir permis de revenir dans sa vieille paroisse ; je le revois toujours au sortir de l'église nous dire avec ce bon sourire qui illuminait sa franche et belle figure :

—Et maintenant que Dieu est servi, allons voir maman !!!

Qu'il était petit le presbytère pour cette foule qui voulait saluer la maman du curé ? la maman du *petit garçon* dont le nom était célèbre au vieux monde comme dans le nouveau !

Elle était assise dans son grand fauteuil, si grand qu'elle semblait plus petite et plus mignonne encore ; vêtue de noir, on sentait cependant qu'elle avait voulu se faire belle pour plaire davantage,

si la chose eut été possible, à son cher enfant, et le bronze de mon cœur s'attendrit quand je vis le grand curé baisser sa haute taille, s'incliner, se mettre à genoux et se faire tout petit pour arriver aux lèvres de sa mère et lui demander de le bénir !

Et ce qui se passa en ce moment dans ces deux grands cœurs dut être un de ces bonheurs que l'on n'ose pas rêver !

Elle était dans son grand fauteuil, sa place habituelle, au milieu des meubles accoutumés... elle y est sans doute encore, mais l'enfant est parti pour cet au-delà d'où l'on ne revient jamais...

* * Mais, ce jour-là, tout chantait dans le cœur des visiteurs réunis dans le modeste salon du pauvre presbytère qui s'emplit de rumeurs joyeuses et de gais propos, et bientôt toute l'attention se fixa sur la noble vieille que l'on venait saluer.

Les délégués et les touristes lui furent présentés à tour de rôle, les femmes l'embrassant avec respect, les hommes s'inclinant profondément et lui baisant la main ; et la mère troublée de ces marques d'affection, jetait de temps en temps un regard humide vers son fils qui lui avait ainsi amené, de quinze cents lieues, ces enfants de la vieille France pour la connaître.

Et pendant cette scène que je n'oublierai jamais le curé se donnait du mouvement, se démenait et parlait très haut ainsi que font les enfants quand ils ont peur et qu'ils veulent s'étourdir ; et c'est qu'il avait vraiment peur, ce brave qui ne reculait devant rien... il avait peur de pleurer.

Cette émotion, chacun le ressentait, et M. de Molinari me disait le soir en revenant : — Je suis un vieux journaliste, je ne m'émeus pas facilement, eh bien ! quand j'ai assisté à la réunion de la mère et du fils, je n'ai pu m'empêcher de verser des larmes.

M. Agostini disait un peu plus tard au banquet, en proposant la santé de la mère du curé Labelle : "cette vieille et tendre mère qui nous est apparue tout à l'heure comme le vrai symbole de la maternité."

Tout cela s'est passé et s'est dit hier, mais comme c'est déjà loin de nous, puisque pareille réunion est désormais impossible, et comme le petit presbytère de St. Jérôme doit paraître grand et vide à la vieille mère qui ne voit plus son petit garçon

* * A Noël, il était encore plein de vie et de santé ; j'ai même causé longuement avec lui ce soir-là, d'une de ces causeries aimables, pleines de bons mots et sérieuses en même temps.

Nous reprimes même, pendant un moment, un sujet bien grave pour ce jour de joie, le jour de la nativité du Sauveur, un sujet qui me préoccupait toujours, qui m'obsède et auquel je n'ai jamais cessé de penser depuis que j'ai l'âge où l'on raisonne, où l'on pense, où l'on étudie les grands problèmes ; je veux parler du lendemain de la mort.

Sujet terrible et qui donne le cauchemar, sujet que l'on traite alors que l'on est à deux, enfermés dans une chambre, quand le vent pleure aux fenêtres et quand on pense aux morts que, dans notre pensée troublée, nous croyons voir frissonner dans leurs tombes.

Que de fois lui ai-je fait cette étrange demande que plus d'un d'entre nous a aussi adressée à d'autres :

—Si vous mourez avant moi, mon cher curé, mon vieil ami, revenez, si cela est possible, me dire quelque chose de ce qui se passe de l'autre côté de la vie, ou faites-moi savoir par une manifestation quelconque ce que l'on devient, etc., etc.

Oh ! l'excellent homme ne me traitait ni de fou, ni d'impie ; il était trop grand pour cela et il comprenait trop les batailles que peuvent se livrer les idées dans un crâne.

Ce lendemain de la vie, il le connaît maintenant ; ce peut être, cet inconnu, il les comprend, et qui sait, si, invisible pour tous il n'est pas au milieu de nous, qui sait s'il ne me regarde pas encore en souriant de son bon sourire d'enfant en me pardonnant les écarts de ma plume, comme il m'ab-